

**UN DIPLOMATE FRANÇAIS EN INDE AU TEMPS
DE LA GUERRE D'INDÉPENDANCE AMÉRICAINE :
PIVERON DE MORLAT
(1778-1785)**

PAR
PHILIPPE LE TRÉGUILLY

maître ès lettres

INTRODUCTION

Piveron de Morlat commença obscurément sa carrière comme greffier en chef du Conseil supérieur de Pondichéry, et ne serait sans doute jamais sorti de l'anonymat si les contrecoups de la guerre d'Indépendance américaine en Inde ne lui avaient donné l'occasion d'exercer ses talents dans la diplomatie, comme résident à la cour du nabab Haïder-Ali-Khan, allié de la France contre l'Angleterre. Acteur et témoin des événements qui secouèrent alors l'Inde, Piveron a laissé une volumineuse correspondance et un épais mémoire sur ses activités, qui jettent un éclairage souvent original sur la guerre et les intrigues des souverains indiens. Ces documents offrent une vision des principales péripéties politiques et militaires de la guerre d'indépendance en Inde, notamment les événements terrestres, à travers le regard d'un témoin de premier plan.

Bien que l'année 1783 marque traditionnellement la fin de la guerre d'Indépendance, ce terme doit être dépassé, pour respecter les particularités du théâtre d'opérations indien, où la paix définitive n'intervient que tardivement, et tenir compte de la durée réelle du séjour de Piveron en Inde, qui ne s'achève qu'en 1785.

SOURCES

Les archives relatives à Piveron et à la guerre d'Indépendance en Inde sont dispersées pour l'essentiel entre les grands dépôts parisiens. Les documents

émanant de Piveron ont été privilégiés, en complétant par d'autres sources chaque fois que nécessaire. Le dépouillement des archives du ministère de la Guerre s'est révélé particulièrement fructueux, grâce au *Compte rendu par M. Piveron de Morlat de la mission dont il a été chargé près des nababs Aïder-Aly-Kan et Tipou-Sultan* conservé dans la série M. Aux Archives nationales, a été principalement exploité le fonds des Colonies : les sous-séries C² (correspondance de l'Inde) et C⁴ (île de France), ainsi que la série E (personnel colonial) ; les fonds de la Marine (série G : mémoires et documents divers ; sous-série B¹ : campagnes navales) et de la secrétairerie d'État (sous-série AF IV) ont été aussi consultés. Enfin, quelques pièces intéressantes proviennent des archives du ministère des Affaires étrangères (série Mémoires et documents), de la Bibliothèque nationale (nouvelles acquisitions françaises), du Minutier central des notaires parisiens, de l'India Record Office à Londres (*Bengal secret consultations*)...

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

LES DÉBUTS DE PIVERON : UNE CARRIÈRE EXEMPLAIRE MAIS SANS GLOIRE (1745-1778)

André-Christophe-Louis Piveron de Morlat naquit le 5 septembre 1745 à Ernée (Mayenne). Il était issu par son père de la petite noblesse bretonne, et par sa mère de la famille bourgeoise des Jeudry. Après des études de droit, il entra en 1767 au service de la Compagnie des Indes, devenant greffier en chef du Conseil supérieur de Pondichéry. Il revint en France en 1774, puis repartit pour l'Inde en 1778, afin d'occuper la place de procureur général au nouveau Conseil supérieur. Mais il n'eut guère l'occasion d'exercer ses nouvelles fonctions, les hostilités ayant éclaté entre la France et l'Angleterre.

PREMIÈRE PARTIE

LES INDES À LA VEILLE DE LA GUERRE

CHAPITRE PREMIER

LA FAIBLESSE DES INDES FRANÇAISES

A la veille de la guerre, les établissements français de l'Inde sont dans un état de délabrement militaire inquiétant, en raison de l'incurie du gouvernement royal et de la détresse financière. L'enceinte de Pondichéry est inachevée, la garnison insuffisante, l'armement désuet. La situation des autres établissements est encore pire.

CHAPITRE II

LES INDES ANGLAISES ET LES ÉTATS VASSAUX

L'Angleterre est alors la puissance dominante en Inde. Outre les territoires qu'elle possède en propre, elle contrôle de riches États vassaux qui lui payent tribut. Les revenus immenses tirés d'un commerce florissant lui permettent d'entretenir une forte armée.

CHAPITRE III

LES ÉTATS INDÉPENDANTS ET LES PERSPECTIVES D'ALLIANCE

Seule une alliance avec les États indiens encore indépendants pouvait permettre aux Français de chasser les Anglais. La France dépêcha des émissaires pour sonder les intentions des princes indigènes en cas de conflit, et leur fit passer des armes et des mercenaires pour entretenir de bonnes relations, mais cette politique était limitée par la peur de fournir un *casus belli* aux Anglais. Par ailleurs, les alliés potentiels les plus intéressants, les Marathes et le royaume de Mysore, ne voulaient pas s'engager contre l'Angleterre sans un fort concours de soldats européens.

DEUXIÈME PARTIE

PIVERON ET LE TEMPS DES REVERS (1778-1781) :
LES FRANÇAIS CHASSÉS DE L'INDE

CHAPITRE PREMIER

LE SIÈGE DE PONDICHÉRY

Lorsque Piveron arriva devant Pondichéry pour inaugurer ses fonctions de procureur général, la place était déjà investie par les Anglais, et il n'eut que le temps de s'y engouffrer. Plus habitué à porter la plume que le fusil, il fut témoin plutôt qu'acteur des opérations militaires, et son rôle se borna à préparer les articles de la capitulation qui fut signée le 17 octobre 1778, après une résistance acharnée. La chute de Mahé, le 11 mars 1779, mit fin à la présence militaire française sur le continent indien. Le gouvernement préférait concentrer ses efforts sur l'île de France, base essentielle pour la reconquête. En Inde même, il ne restait plus que des civils : l'heure de Piveron avait sonné.

CHAPITRE II

PIVERON CHARGÉ D'AFFAIRES À PONDICHÉRY

Le départ des militaires ne signifiait pas l'abandon total de Pondichéry ; on ne pouvait laisser une ville de 30 000 âmes sans un embryon d'administration. Piveron resta pour en assumer la direction, s'occupant notamment de la conservation des archives, du ravitaillement, des contentieux et des relations avec la garnison anglaise, mission délicate en raison des multiples vexations des soldats à l'égard des habitants. L'invasion du Carnatic par le nabab Haïder-Ali-Khan en juillet 1780 obligea les Anglais à évacuer Pondichéry, mais n'améliora pas la situation de la ville qui, faute de police, était à la merci des maraudeurs. L'arrivée d'une escadre française sous les ordres du comte d'Orves ranima l'espoir des habitants. Mais au lieu d'aider Haïder qui avait réclamé l'appui de son escadre contre les Anglais, d'Orves mit le cap sur l'île de France, malgré les objurgations de Piveron, qui l'accompagna cependant pour remettre des propositions d'alliance émanant d'Haïder au vicomte de Souillac, gouverneur de l'île.

CHAPITRE III

PIVERON CHARGÉ DE MISSION AUPRÈS D'HAÏDER-ALI-KHAN

Souillac accueillit favorablement les propositions d'Haïder : il réclamait des troupes européennes pour combattre les Anglais, s'engageait à les entretenir et concédait divers avantages territoriaux. Bien qu'il n'eût point d'ordre positif de Versailles à ce sujet, Souillac décida d'envoyer le général Duchemin en Inde avec un corps expéditionnaire de trois mille hommes. Mais une telle opération ne s'improvisait pas : il renvoya Piveron auprès du nabab avec le titre de résident, pour éclaircir les conditions du traité à conclure lors de l'arrivée des troupes françaises, préparer le débarquement et régler les problèmes d'intendance qui revêtaient une importance particulière dans un pays déjà ravagé par la guerre.

CHAPITRE IV

HAÏDER-ALI-KHAN NABAB DE MYSORE

Piveron partait en mission auprès d'un homme contesté. Tyran sanguinaire pour les uns, despote éclairé pour les autres, Haïder ne laisse jamais indifférent. Ce soldat de fortune avait progressivement asservi les rois de Mysore pour instaurer sa dictature. Conquérant entreprenant, il était haï de tous ses voisins. Il prodiguait tous ses soins à l'armée, clef de voûte de son pouvoir usurpé, et entretenait un fort parti de mercenaires français commandé par des officiers commissionnés par le roi de France. Ses troupes, sans valoir celles d'Europe, étaient parmi les meilleures de l'Inde, ce qui faisait tout le prix de son alliance.

TROISIÈME PARTIE

PIVERON RÉSIDENT À LA COUR
D'HAÏDER-ALI-KHAN (1781-1782) :
L'EXPÉDITION DU GÉNÉRAL DUCHEMIN
OU LA REVANCHE AVORTÉE

CHAPITRE PREMIER

DÉBARQUEMENT DES TROUPES FRANÇAISES

Piveron, arrivé au camp d'Haïder le 18 décembre 1781, obtint du nabab les assurances les plus positives sur les objets dont l'avait chargé le vicomte de Souillac, et l'escadre du bailli de Suffren put débarquer sans encombre les troupes du général Duchemin à la côte de Coromandel, le 10 mars 1782. Mais tout se gâta quand il fallut négocier un traité d'alliance.

CHAPITRE II

LES ERREMENTS DU GÉNÉRAL DUCHEMIN :
ENLISEMENT DES NÉGOCIATIONS ET INACTION DE L'ARMÉE

Duchemin ne voulait pas se mettre en campagne avant d'avoir conclu un traité en bonne et due forme, mais il présenta au nabab de la part de Souillac des exigences territoriales et financières si élevées que Haïder pouvait se demander si les Français venaient pour le pressurer ou pour l'aider à battre les Anglais. Piveron tenta de modérer les prétentions de Duchemin, mais le général ne vou-

lut rien entendre, se retranchant derrière les instructions de Souillac. Haïder était d'autant moins enclin à satisfaire l'avidité des Français que la disproportion entre leurs moyens et leurs prétentions croissait tous les jours du fait de la maladie qui décimait les troupes. Les négociations s'éternisaient, et il était las de nourrir et solder une armée qui restait l'arme au pied. Son impatience s'exaspéra quand Duchemin reçut de nouvelles instructions qui lui annonçaient l'arrivée prochaine de renforts sous le commandement du marquis de Bussy, et lui enjoignaient de ne rien hasarder militairement jusque là. Bien mieux ; la moitié du faible contingent français devait partir pour protéger l'île de Ceylan des visées ennemies. Haïder voulut alors forcer Duchemin à le rejoindre pour combattre les Anglais, en lui coupant l'argent et les vivres, mais en vain.

Peu édifié de la conduite de l'armée française dont certains officiers ne cachaient pas qu'ils étaient venus en Inde uniquement pour s'enrichir, déçu par la faiblesse des effectifs qui ne pouvait aller qu'en s'aggravant avec la maladie et le projet d'occuper Ceylan, sceptique sur la réalité des secours annoncés, furieux de n'avoir pu contraindre Duchemin à le soutenir, Haïder amorça des pourparlers avec l'Angleterre. La nouvelle que ses alliés les Marathes négociaient une paix séparée avec les Anglais, et l'annonce de l'invasion de ses États de la côte de Malabar, acheva de le convaincre de la nécessité de traiter avec l'Angleterre, ce qui n'impliquait pas une rupture immédiate des négociations avec Duchemin, car il était bon de menacer les Anglais d'une alliance avec la France pour leur arracher des concessions. Au mois de juin 1782, Piveron apprit avec consternation que les pourparlers du nabab avec les Anglais étaient assez avancés. Il songea alors à ménager une entrevue entre le bailli de Suffren, qui venait de revenir à la côte, et le nabab, afin d'effacer dans son esprit tout le mécontentement qu'il éprouvait de l'armée de terre, et de sauver ainsi l'alliance française.

CHAPITRE III

LE BAILLI DE SUFFREN RENOUVE LES NÉGOCIATIONS

Suffren possédait toutes les qualités propres à exciter l'admiration d'Haïder ; alors que Duchemin ne songeait qu'à temporiser, Suffren ne songeait, pour sa part, qu'à en découdre avec les Anglais. Grâce aux efforts de Piveron, les deux hommes se rencontrèrent le 26 juillet 1782. Le bailli rassura le nabab sur les intentions des Français et lui confirma l'arrivée prochaine des renforts de Bussy. L'entrevue se solda apparemment par un succès complet, puisque Haïder abandonna ses tractations avec les Anglais ; Piveron se flatta d'avoir ainsi contribué au salut de l'armée. En réalité, l'entrevue semble avoir consommé plutôt que provoqué la rupture du nabab et de l'Angleterre : Haïder avait en effet cessé ses pourparlers peu auparavant, les Anglais refusant de lui accorder les avantages territoriaux qu'il réclamait en échange de la paix.

CHAPITRE IV

DISPARITION DE DUCHEMIN ET D'HAÏDER

Duchemin fut emporté par la maladie au mois d'août, et le comte d'Hoffe-

lize, beaucoup plus combatif, lui succéda. Mais ce fut au tour d'Haïder de prêter l'attentisme, craignant de risquer une affaire générale avant l'arrivée des renforts de Bussy. Les relations entre les Français et le nabab s'améliorèrent, bien qu'Haïder rationnât toujours les vivres et l'argent à l'armée, malgré les sollicitations pressantes de Piveron. Le nabab s'impatientait par ailleurs de ne pas voir débarquer Bussy, retenu à l'île de France par une épidémie. Mais il tomba lui-même malade et mourut le 7 décembre. L'heure était grave : son fils Tipou combattait à cent cinquante lieues de là dans le Malabar, et l'armée française se trouvait, elle, à cinquante lieues, alors que des factieux complotaient déjà dans le camp du nabab pour s'emparer du pouvoir. Piveron avertit d'urgence d'Hoffelize pour qu'il rapprochât son armée et prévînt ainsi un coup d'État.

QUATRIÈME PARTIE

PIVERON RÉSIDENT À LA COUR DE TIPOU-SULTAN (1782-1783) : L'EXPÉDITION DU MARQUIS DE BUSSY OU LA VICTOIRE SANS VAINQUEURS

CHAPITRE PREMIER

AVÈNEMENT DE TIPOU

Si Tipou ne succédait pas à son père, on pouvait craindre une paix séparée de l'État de Mysore avec l'Angleterre. Piveron concerta avec les ministres du défunt nabab les mesures à prendre pour faciliter son avènement : il fut décidé de cacher la mort d'Haïder jusqu'à son arrivée. Piveron se rendait quotidiennement à la tente du nabab, comme pour parler d'affaires, mais la comédie était illusoire, le secret ayant été divulgué par des proches du défunt : deux tentatives de sédition furent déjouées. La marche de l'armée française rassura bientôt Piveron car sa présence écartait le péril d'une révolution. Tipou put ainsi monter sur le trône de son père et félicita Piveron pour son rôle dans les derniers événements.

CHAPITRE II

DÉPART DE TIPOU POUR LA CÔTE DE MALABAR

Tipou promit de soutenir les Français, mais les progrès inquiétants de

l'ennemi dans ses États du Malabar l'obligèrent à partir. Piveron et d'Hoffelize essayèrent de le retenir, lui faisant miroiter l'arrivée prochaine des renforts de Bussy qui permettraient de combattre sur tous les fronts. Il reporta son départ sur l'assurance que Bussy arriverait bientôt, mais tous les termes étant échus, il se mit en route, avec son armée et Piveron, le 4 mars 1783.

CHAPITRE III

ARRIVÉE DE BUSSY À LA CÔTE DE COROMANDEL

Dix jours après le départ de Tipou, Bussy débarquait, mais la maladie avait tellement réduit ses troupes qu'il ne fallait pas compter entreprendre des opérations de grande envergure. Quant bien même le nouveau général aurait eu des effectifs importants, il n'aurait rien pu faire : tous les objets vitaux pour une armée en campagne manquaient malgré les promesses réitérées du nabab à Piveron. Il n'avait pas laissé un bœuf pour traîner l'artillerie ; Bussy n'eut plus qu'à se retrancher dans la mauvaise place de Goudelour.

CHAPITRE IV

LA GUERRE TOURNE COURT

L'éloignement des deux théâtres d'opérations ne facilita pas la tâche de Piveron qui passa son temps à voyager entre la côte de Malabar et celle de Coromandel pour tenter d'accorder Tipou et Bussy. Il était fort hostile au nouveau général, être orgueilleux et autoritaire, que l'âge et les infirmités n'avaient pas rendu plus conciliant. Il n'était pas plus favorable au nabab, qui mentait constamment. Pendant que Tipou piétinait devant la place de Mangalore, le sort de la guerre se joua à Goudelour. Alors que Bussy assiégé par les Anglais livrait une bataille décisive qui semblait tourner en sa faveur, un navire parlementaire vint annoncer le 30 juin les préliminaires de paix signés à Versailles le 20 janvier 1783. Le sort de la guerre en Inde était scellé. Il restait à convaincre Tipou d'adhérer à la paix conclue en Europe. Cette bataille n'était pas la plus aisée, et Piveron se retrouvait en première ligne.

CINQUIÈME PARTIE

LA DIFFICILE CONQUÊTE DE LA PAIX (1783-1784)

CHAPITRE PREMIER

TIPOU CONSENT NON SANS RÉTICENCES À UNE CESSATION D'ARMES

Tipou éclata de fureur lorsque Piveron lui dit qu'il fallait adhérer à la cessation d'armes intervenue entre la France et l'Angleterre, alors que Mangalore, qu'il assiégeait depuis des mois, semblait devoir bientôt tomber entre ses mains. Mais le nabab ne pouvait continuer seul la lutte, et il se résigna à négocier sa propre cessation d'armes, Piveron faisant office de médiateur entre lui et les Anglais. Elle fut signée au début d'août, après bien des tergiversations de part et d'autre. Les relations entre Tipou et Bussy, qui n'avaient jamais été bonnes, devinrent glaciales après l'annonce de la paix faite en Europe, et le nabab refusa la médiation que lui offrait le marquis pour lui obtenir une paix honorable avec l'Angleterre, préférant traiter seul. C'était exactement ce que désiraient les Anglais qui voyaient d'un très mauvais œil les Français prendre en mains ses intérêts.

CHAPITRE II

LE POUVOIR DE TIPOU EST MENACÉ

Tipou avait à peine signé la cessation d'armes qu'il la viola ouvertement, continuant à creuser des tranchées et à élever des batteries devant Mangalore, politique dangereuse vu son isolement : Piveron lui-même, las des fourberies du nabab qui allait jusqu'à intercepter son courrier, songeait à le quitter pour retourner auprès de Bussy. Deux tentatives de coup d'État et quelques coups de semonce des Anglais firent réfléchir Tipou, qui se résolut à négocier une paix véritable.

CHAPITRE III

SIGNATURE DE LA PAIX

Les Anglais étaient de leur côté prêts à traiter : ils avaient certes une chance de l'emporter militairement en cas de renouveau des hostilités, mais le nabab détenait de nombreux prisonniers en otages. Une transaction s'imposait donc. Des négociations s'ouvrirent, mais elles s'éternisèrent, les deux camps rivalisant de mauvaise foi. Tipou s'avisa d'un stratagème pour hâter leur conclusion : il fit venir Piveron et annonça publiquement qu'il comptait l'envoyer demander à Bussy de reprendre en main ses intérêts. La ruse semble avoir réussi : moins de deux semaines plus tard, le 11 mars 1784, la paix était signée. La mission de Piveron n'avait alors plus d'objet, et il rentra à Pondichéry, d'où il se rembarqua pour la France en octobre 1785. Il avait passé plus de deux années à la cour d'Haider et de Tipou, et ne devait plus jamais remettre les pieds en Inde.

CHAPITRE COMPLÉMENTAIRE

CE QUE DEVINT PIVERON

On retrouve Piveron à Paris en 1786. Il fut chargé en 1788 d'accueillir trois ambassadeurs envoyés en France par Tipou. Il embrassa la cause de la Révolution, et reprit du service au moment de la campagne d'Égypte : Bonaparte, qui nourrissait des ambitions sur l'Inde, voulait l'envoyer comme ambassadeur auprès du nabab, mais Piveron resta bloqué à Corfou et le projet n'eut pas de suite. Ses vieux jours furent assombris par des difficultés financières, et il mourut le 24 mars 1813 dans un dénuement qu'on ne s'attendrait pas à trouver chez un homme qui avait été résident de la France auprès de deux nababs parmi les plus puissants de l'Inde.

CONCLUSION

La plupart des contemporains de Piveron qui l'ont réellement côtoyé lui rendent hommage pour son zèle au cours de sa mission. Le personnage s'examine lui-même dans ses écrits avec une certaine complaisance, et amplifie sans doute son rôle. S'il a pu effectivement peser sur le cours des événements, ne serait-ce qu'en conseillant Haïder, puis Tipou, qui le consultaient fréquemment, il n'a jamais détenu de véritable pouvoir de décision, et son rôle s'est souvent borné à transmettre des messages et à réclamer de l'argent et des vivres pour l'armée française. Toutefois, si son influence n'a jamais été aussi importante qu'il le prétend, son témoignage sur les événements en Inde pendant la guerre d'Indépendance américaine n'en demeure pas moins très enrichissant pour l'historien.

ANNEXES

Instructions du vicomte de Souillac à Piveron pour sa mission auprès d'Haïder-Ali-Khan. — Projet de traité entre Louis XVI et Haïder-Ali-Khan.
